

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » six mois.
 » » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne en France et dans les départements, à Paris, chez MM. LAFITTE, Boulevard des Capucines, n° 22, au coin de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est autorisé pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLEZ et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 2 Septembre 1865

BULLETIN.

On a reçu à Paris une copie exacte du traité secret conclu entre la Prusse et l'Autriche à la suite de la convention de Gastein. Cet acte mystérieux contiendrait, en effet, ainsi qu'on le dit depuis plusieurs jours, un article garantissant à la maison de Hapsbourg la possession de la Vénétie.

Une dépêche de Francfort annonce que la Diète germanique s'est réunie le 31 août. Les représentants de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg-Gotha et de Saxe-Méiningen ont protesté contre la Convention de Gastein et proposé de porter la question devant un tribunal d'arbitrage. La Diète s'est ajournée pour huit semaines.

Le bulletin des opérations militaires au Mexique, que contient le *Moniteur*, et qui résume les nouvelles apportées par le dernier courrier, ne nous fait connaître aucun événement important. On lira, toutefois, avec intérêt, quelques nouveaux détails sur les brillants combats livrés par le colonel belge Van der Duissen et le général autrichien de Thun.

Aujourd'hui, c'est sur la situation agricole et industrielle de l'Empire que la correspondance officielle attire principalement notre attention. Le gouvernement a été heureusement inspiré en adoptant le plan de colonisation militaire que lui a soumis un officier de la légion étrangère, et qui a pour but d'attacher au sol mexicain les soldats libérés de ce corps éprouvé par son courage et sa constance à lutter contre les rudes labeurs de la guerre. Il y a là un précédent qui, imité successivement par des officiers belges et autrichiens, pourra devenir la base d'un système de colonisation qui, dans notre colonie africaine elle-même, serait peut-être d'une application féconde.

J. REBOUX.

Le *Moniteur* publie le résumé des nouvelles du Corps expéditionnaire du Mexique, parvenues au maréchal ministre de la guerre, par la voie d'Angleterre, sous la date de Mexico, le 28 juillet et de Vera Cruz, le 31.

Le colonel Jeanningros, poursuivant sa marche dans le Nuevo-Léon, a été fort bien accueilli par la population de Monterrey, qui a eu beaucoup à souffrir des exactions de Negrete. Le pays, autour de Monterrey, de Cadereyta et de Saltillo, est tranquille. On s'occupe de fortifier ces trois places avec les ressources des municipalités.

Le général de Castagny, arrivé le 1^{er} juillet à Durango, en est parti le 6 avec l'état-major et les divers services de sa division, pour redescendre à Zaitecas et gagner de là San Luis de Potosi. Deson côté, le général Neigre étant en marche pour rejoindre son quartier général à Léon. Comme on le voit, nos colonnes du Nord, à l'exception de celle dirigée sur le Chi-huahua, viennent se reposer dans leurs cantonnements après avoir dispersé les réunions des dissidents dont la plupart des chefs sont en fuite dans toutes les directions.

Le général Douay avait quitté Mexico le 24, pour se rendre à San Luis de Potosi, siège de son gouvernement.

A Vera Cruz, le mouvement commercial tend à prendre chaque jour plus d'importance. Le nombre des navires de commerce appartenant aux marchandises d'Europe a été considérable pendant la dernière quinzaine de juillet.

On écrit de Mexico, le 29 juillet, au *Moniteur* :

« Les questions de colonisation et de travaux publics sont plus que jamais à l'ordre du jour, et il arrive sans cesse dans nos ports de nouveaux immigrants. Un officier du corps expéditionnaire, M. de Tourville, lieutenant au régiment étranger, a conçu un plan particulier de colonisation et l'a soumis à l'Empereur Maximilien qui l'a approuvé. Sa Majesté vient de ratifier le contrat passé entre M. de Tourville et M. Robles, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, pour l'établissement, dans la sierra de Zoulogica, d'une colonie composée de soldats de la légion étrangère libérés de service. A cette ratification est jointe l'autorisation de prélever sur les fonds du budget spécial de ce ministère une somme de

vingt et une mille piastres destinée à la réalisation du projet.

Cette colonie a part les résultats agricoles, aura un effet moral sur les populations environnantes. Elle leur apprendra à se gouverner et surtout à se défendre elle-mêmes contre les bandits et les maraudeurs, et, pour atteindre ce but, le ministre des travaux publics est en instance auprès de Sou Exc. M. le maréchal Bazaine pour obtenir du commandant en chef qu'il laisse entre les mains des nouveaux soldats laboureurs des munitions et les armes dont ils ont si bien su se servir pour l'établissement de l'Empire.

Le chemin de fer de la Vera Cruz à Mexico est en pleine voie d'exécution. D'autres projets viennent d'être publiés. M. Bombalier, au nom de soixante-dix-neuf localités, demande l'établissement d'une ligne ferrée partant du littoral et se dirigeant sur Puebla par Jalapa et le Canada, et offre, au nom de ses mandataires, 180,000 traverses d'excellent bois et un premier subside de 63,000 piastres. MM. de Henry et Nolf ont obtenu, le 9 de ce mois, de M. Robles, la promesse de la concession d'une ligne en Sonora, partant du beau port de Guaymas et se dirigeant sur la capitale de la province, Mermobillo, et continuant vers Ures, le présida del Alto et celui del Tucson, près la frontière des Etats-Unis, et faisant retour sur le golfe à Libertad, nouveau port ouvert sur la mer Vermelle, ce parcours embrasse la région arifère la plus riche du globe, celle où l'on abonde à la surface du sol et où l'on a recueilli des grains de métal vierge pesant jusqu'à 10 kilogrammes. Le cabinet du roi, à Madrid, possède une de ces pépites.

En examinant cette demande de concessions, le ministre, pénétré de son importance, a eu le soin d'exiger de MM. de Henry et Nolf toutes les garanties nécessaires pour assurer, une fois les études terminées, l'exécution prompte et certaine de cette voie ferrée.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Portsmouth, 31 août.

Le banquet donne hier soir, au collège royal maritime, par les lords de l'Amirauté, à M. de Chasseloup-Laubat et aux officiers de l'escadre française, a été des plus brillants.

Les convives étaient au nombre de 150. A la fin du banquet, M. de Somerset a pris la parole. Il a remercié le ministre de la marine et les autorités de Cherbourg et de Brest de l'excellente réception faite à l'escadre britannique. « Je me réjouis, a-t-il ajouté, de cette visite, parce que je suis convaincu que de grands avantages doivent résulter de ces rapports intimes des deux marines. Je crois que les deux pays deviendront avec le temps de plus en plus amis. Je veux offrir à l'escadre française les remerciements particuliers de l'Amirauté pour les secours que vous m'avez donnés, sur la rivière de la Plata, à l'équipage du *Bombay*, lors de l'incendie de ce navire. Il est impossible que tels événements ne contribuent pas à l'amitié des deux peuples. Je dis donc ici ce que tout Anglais dit avec moi : Que la flotte française soit la bienvenue ! Et, suivant l'exemple courtois qu'on nous a donné à Cherbourg, je porte le premier toast à la santé de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial.

Ce toast a été accueilli par une triple salve d'applaudissements.

M. de Chasseloup-Laubat a répondu : « Ce sont de beaux jours que ceux où les officiers de marine de la Grande-Bretagne et de la France peuvent se connaître et s'apprécier. Ces franchises et amicales réunions sont le sûr garant de relations d'excellents rapports qui existent entre les deux pays. Sans arrière-pensée, nous montrons tous les progrès que de part et d'autre, nos marines ont faits. Nous ne chignons rien de ce qui peut servir à de nouveaux progrès.

M. de Chasseloup-Laubat a remercié le duc de Somerset de ses paroles trop flatteuses au sujet des secours donnés par la division française de la Plata aux marins du *Bombay*. Il a terminé en portant un toast à la Reine Victoria, qui a été reçu par les plus chaleureuses acclamations.

L'amiral Seymour a porté un toast à la marine française. Il a dit que la présence de la magnifique escadre française dans les eaux britanniques avait excité un cri général de chaleureuse amitié, non-seulement parmi les officiers de marine, mais dans toute la nation britannique.

Le toast de l'amiral Seymour a été reçu avec enthousiasme.

Le vice-amiral Bouët Willaumez a répondu par de cordiales et chaleureuses paroles à l'adresse de la marine anglaise.

Quand on a porté les toasts à l'Empereur et à la Reine, tous les bâtiments mouillés dans la rade ont tiré simultanément le salut royal.

L'escadre anglaise était illuminée de feux de Bengale bleus, blancs et rouges. Un feu d'artifice a été tiré à bord de chaque navire.

Aujourd'hui, c'est la ville qui fête les officiers de la flotte française.

Le duc de Somerset, M. de Chasseloup-Laubat et les officiers des deux escadres sont arrivés à deux heures et demie à Grosvenor-Green, où ils ont été reçus par le maire et le municipalité, qui les ont conduits à la salle du banquet. Un grand arc-de-triomphe avait été élevé à l'entrée de la place brillamment ornée de drapeaux.

Il y aura concert et bal après le banquet.

Londres, 1^{er} septembre.

A l'occasion de la délivrance de l'Anglais Moens, qui n'a eu lieu qu'au moyen d'une grosse rançon payée à Naples à l'agent autorisé des brigands napolitains, le *Times* conseille au gouvernement italien de remplacer le système militaire par un bon système de police.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation : réserve, billets, 473,185 liv. sterl. ; caisse métallique, 268,483 liv. sterl. ; compte du Trésor, 512,542 liv. sterl.

Diminution : Comptes particuliers, 222,554 liv. sterl. ; portefeuille, 157,213 liv. sterl.

Dresde, 31 août.

Le *Journal de Dresde* a reçu de Francfort le télégramme suivant :

« La Bavière, la Saxe et Hesse-Darmstadt ont protesté contre l'ajournement de la Diète au 26 octobre.

Le comité du Holstein a résolu, par 5 voix contre 2, d'ajourner son rapport sur les Etats moyens, en date du 27 juillet, jusqu'à la présentation des communications ultérieures promises par la Prusse et l'Autriche. »

Madrid, 31 août.

La *Correspondencia* dit que l'état du Trésor est très-satisfaisant. Toutes les obligations d'État étant remplacées, il restera encore en caisse 400 millions de réaux.

Lisbonne, 31 août.

Le nouveau Cabinet n'est pas encore formé.

Le ministre des affaires étrangères a dit aux Cortès que le prince Amélie n'était pas venu pour représenter le roi Victor Emmanuel au baptême du jeune prince. — Les Cortès ont accordé au Roi l'au-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 3 SEPTEMBRE 1865

N° 32

LE ROMAN

D'UN

HÉRITIER

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XI.

L'AVEU.

(Suite.)

Les paysans, qui tous connaissaient ma modeste origine, n'avaient pu me voir, sans surprise et sans envie, acheter des terrains, construire une superbe maison et la meubler très-brillamment. Tout ce me vendant à des prix désordonnés les petites parcelles de champs que je desirais pour arrondir mon jardin ; tout en me demandant avec instance à travailler pour moi, à charrier le bois, les pierres dont j'avais besoin, et en se faisant payer fort cher ; tout en protestant de leur gratitude et de leur dévouement, chaque fois que je leur rendais quelque service, ce qui m'arrivait assez souvent, non-seulement ils ne m'aimaient pas, mais ils avaient à mon égard un très-mauvais vouloir. Ma fortune les offusquait et les irritait. Je n'étais pas

un des leurs, et je n'étais pas non plus un de ces hommes dont le nom et la richesse héréditaire imposent aux plus récalcitrants un certain respect. J'étais, ce que les paysans appellent d'un ton plus aigre que révérencieux : un monsieur, c'est-à-dire, une espèce de mépris, entre la classe populaire et la classe aristocratique.

Si j'avais pu me laisser prendre à leurs belles paroles et à leur façon de chate-mitte, ce qui se passa, après l'arrivée de madame de Saulnes, ne m'aurait laissé aucune illusion.

Ma mauvaise servante composa, à ce sujet, une histoire qui se répandit dans tout le village. Selon son récit, la veuve de mon ancien maître, qui devait être l'héritière des plus beaux domaines de Saulnes et d'Herzorange, était venue se jeter à mes genoux, me conjurant d'avoir pitié d'elle et de ses enfants, et je l'avais impitoyablement repoussée, et je ne lui avais pas même offert un verre de vin, et elle s'en était allée accablée de fatigue, humiliée et désolée.

J'appris cette narration et quelques-uns des commentaires qui s'y joignaient, par une pauvre femme, dont je venais de faire exempter le fils de la conscription, et qui, au moins en ce moment, éprouvait pour moi un sincère sentiment de reconnaissance.

Je renvoyai ma mauvaise domestique, et par cette mesure de rigueur que j'aurais dû prendre plutôt, j'aggravai le mal. N'étant plus retenu par la crainte de l'autorité que, jusque-là, j'exerçais encore sur elle, cette fille s'en alla de maison en maison, clabaudant contre moi, et répétant qu'après tout, on ne savait comment j'étais devenu tout d'un coup si riche, mais qu'elle avait ses idées... et qu'elle

avait entendu des choses !... « Et si j'étais mauvaise langue, ajoutait-elle d'un ton baveux... Mais je n'en veux pas dire plus... »

En parlant ainsi, avec une hypocrite réserve, elle en disait plus qu'il n'en fallait pour susciter et alimenter un hostile s'ajourner dans l'esprit de ceux qui l'écoulaient. L'affection égoïste, la haine l'est encore plus. Celle-ci, par l'intuition, touchait à la vérité. De pareils propos ne pouvaient manquer de produire leur effet, et bientôt je m'en aperçus. Les paysans, à qui je n'inspirais déjà, comme je vous l'ai dit, qu'une très-petite sympathie, gardèrent, dans leurs rapports avec moi, encore moins de ménagements que par le passé. Ils devinrent revêches, hautains, parfois presque insolents. Un grand nombre cessèrent de me saluer ; et quelques-uns, en m'apercevant, chuchotaient entre eux d'un air ironique, leurs enfants semblaient instruits aussi à provoquer les miens. Un dimanche, à la sortie de l'église, l'un d'eux s'approchant de Robert, lui cria d'un ton outragant : Eh ! eh ! faraud, où as-tu pris ton bel habit ? Robert, qui n'était pas endurant, l'envoya d'un coup de poing rouler dans la boue. Là dessus, les gémissements du vaincu et la colère de ses parents. Il me fallut les apaiser, par de belles paroles et un peu d'argent. Telle était la faiblesse à laquelle me condamnait ma mauvaise conscience. Telle était une de mes expiations. Je me voyais réduit à subir les avanies des derniers habitants de mon village, n'osant braver personne, de peur qu'on ne me jetât à la face une inculpation à laquelle je n'aurais pu répondre par un énergique démenti.

Cependant, j'étais très-profondément

touché de la situation de Mme de Saulnes. J'aurais voulu par tous les moyens possibles l'alléger. Le meilleur eût été de lui confesser mon mensonge et mon vol. A celui-là, je ne pouvais me résoudre. J'espérais en trouver un autre. Elle avait quelquefois un notaire de Longwy, qui l'avait aidée à vendre les parcelles de son héritage, échappées par hasard à la confiscation. Je connaissais ce notaire ; j'ai le voir, et lorsque j'appris qu'elle venait de placer son fils au lycée Napoléon, j'y fis entrer le mien, dans la pensée que ces deux condisciples se lieraient ensemble et que, par là, je trouverais l'occasion de revoir Mme de Saulnes et de l'assister délicatement dans son infortune. Ainsi que je le désirais, les deux écoliers devinrent, en effet, de très-bons amis. J'engageai alors Robert à offrir un présent, d'abord à la sœur de son camarade, puis ensuite à Henri. C'était un essai que je faisais ; s'il avait réussi, mon intention était d'en venir graduellement à d'autres libéralités plus considérables, et enfin, par quelques circonstances propices, à l'équivalent des 100,000 francs. Tel était mon désir. Mais j'avais compté sans la perspicacité et la fermeté de Mme de Saulnes. Elle devina sans doute mon intention, et rejeta sans miséricorde les innocentes offrandes de mon fils.

J'allai la voir pourtant, à mon premier voyage à Paris. Elle me reçut avec une telle froideur que je n'eus pas le courage de lui faire, cette fois-là, une seconde visite. Quand Robert fut admis à l'école navale d'Angoulême, j'allai m'installer à Paris, fatigué de mon triste séjour à Saulnes, de toutes les humiliations que j'y avais subies, désireux de vivre près de ma petite Marie, qui déplorait le départ de son

frère, et conservant encore un espoir d'allègement aux reproches perpétuels de ma conscience. J'avais découvert que Robert aimait Mlle Clotilde. Je croyais remarquer aussi que la jeune fille n'était point insensible à cette vraie, loyale, profonde affection. Je songeais que si je pouvais m'arranger l'un avec l'autre, ces deux gentils enfants, par la dot que je leur donnerais, tout serait restitué, apaisé, sanctifié. Je me sentais de nouveau chez Mme de Saulnes, et je la quittai avec le cœur de douleur, convaincu que, dans son implacable répulsion envers moi, elle ne consentirait jamais à cette alliance.

N'ayant pu me sauver moi-même par une juste et ferme résolution, de l'abîme où j'étais tombé, je considérais ce mariage comme mon dernier bateau de sauvetage.

Maintenant, je n'ai plus ni force, ni espoir, ni volonté. Je ne vis pas, je me traîne de jour en jour, tantôt dans un morne abattement, tantôt sous l'aiguillon d'un remords qui me déchire. Les lois anglaises condamnent les malfaiteurs à la déportation dans une région lointaine. Je me suis déporté moi-même dans une ville qui est pour moi un désert, car je n'y ai pas un ami, pas un soutien, pas un refuge. Je ne m'intéresse à rien, et le bourdonnement de voix qui résonne sur mon chemin, souvent, je ne le comprends pas. Il me semble que les êtres qui m'environnent parlent une langue étrangère. Quelquefois, le soir, je vais errer devant la demeure de Mme de Saulnes ; je voudrais y rentrer, et je n'ose. Quelquefois, je m'arrête à regarder un malheureux chiffonnier, rempissant, à la lueur de sa lanterne, sa hotte de tous les débris jetés dans la rue, et j'envie son sort. Il a la conscience paisible, et la mienne est perpé-